

Pellan chez lui

Paul Toupin

Numéro 17, Noël 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55244ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Toupin, P. (1959). Pellan chez lui. *Vie des arts*, (17), 31–36.

PELLAN
59

Chez lui

par Paul TOUPIN

BONJOUR PELLAN ! Bonjour Toupin ! Et Pellan que je ne vois pas souvent me parle comme si nous nous étions laissés la veille. C'est que sa présence impulsive a ce rare don d'abolir le passé. Néanmoins, je me souviens de notre première rencontre, déjà ancienne, chez notre amical esthète-collectionneur-maître-queux, Louis-Joseph Barcelo — Jos pour les intimes. — Pellan parlait peinture et en parlait fort bien; ce qui n'est pas si courant depuis que tout le monde en parle, car, aujourd'hui n'importe qui parle de n'importe quoi. Pellan, lui, sait faire aimer ce qu'il aime et aussi faire détester ce qu'il déteste. Il déploie une grande variété de goûts et de dégoûts. Ainsi, nous sommes d'accord : je ne le questionnerai pas. Il bavardera. J'écouterai. Je me garderai bien de « prendre des notes ». Il pourra m'entretenir de ce qu'il voudra, de la pluie comme du beau temps; sujet de conversation décrié bien à tort, puisque la pluie et le beau temps comptent infiniment dans une vie d'artiste comme Pellan en a une. Il y a, il y aura toujours le beau temps des belles peintures et le mauvais temps des mauvaises peintures.

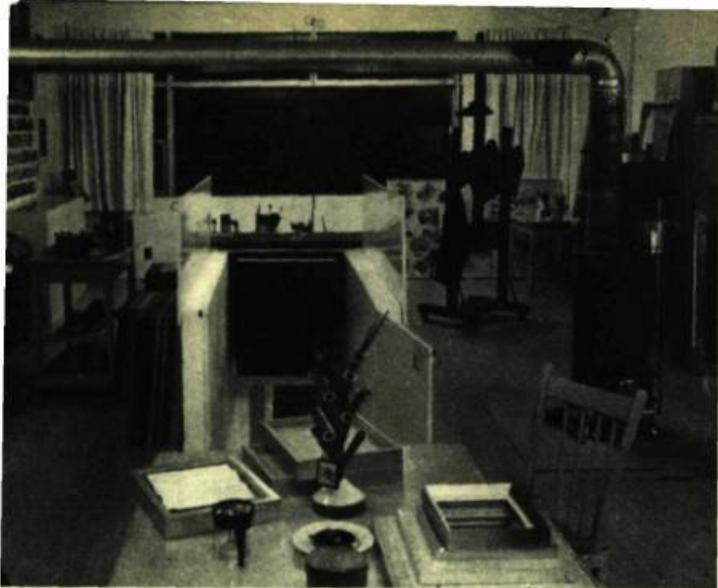
Pellan a toujours peint : il a peint à la petite école, il a peint à l'école des Beaux-Arts de Québec — une école comme on en rêve. — Il a peint même lorsqu'il fut professeur à l'école des Beaux-Arts de Montréal de si tumultueuse mémoire. Il a peint quand il fut boursier de la Province et du Conseil des Arts. Il a peint dix-sept ans durant à Paris; il a peint à l'école de la Vie, la plus grande école qui soit, et qui jamais ne décerne de diplôme, l'Art n'en décernant jamais. Et si

Pellan n'a pu peindre l'Italie, l'Italie qui est une peinture, qui est La Peinture du ciel et de la terre enfin réunis dans des corps dont on ne saura jamais s'ils sont beaux parce que charmants ou charmants parce que beaux, l'Italie qui est une trappe à Beauté, l'Italie qui finit toujours par rejoindre son homme, c'est parce que Pellan avait les mains liées aux guidons d'une moto. D'ailleurs, l'Italie a eu Pellan par Madame Pellan. Et gagnerait-il le gros lot qu'il irait se choisir en Italie une maisonnette qui serait aussi méditerranéenne que sa femme, loin des palaces qui sont si académiquement impersonnels et futiles.

Comment ? me dit Pellan, vous qui êtes académicien, et même académicien en fleur, vous plaisantez l'Académie ? Rassurez-vous, lui dis-je. Ce n'est pas l'Académie que je plaisante, c'est l'académisme, chose bien différente, vous ne l'ignorez pas, et qui ne loge pas toujours à l'Académie; car n'arrive-t-il pas qu'elle se trouve à l'avant-garde ? Chacun peut citer des peintres qui, des peintres que...

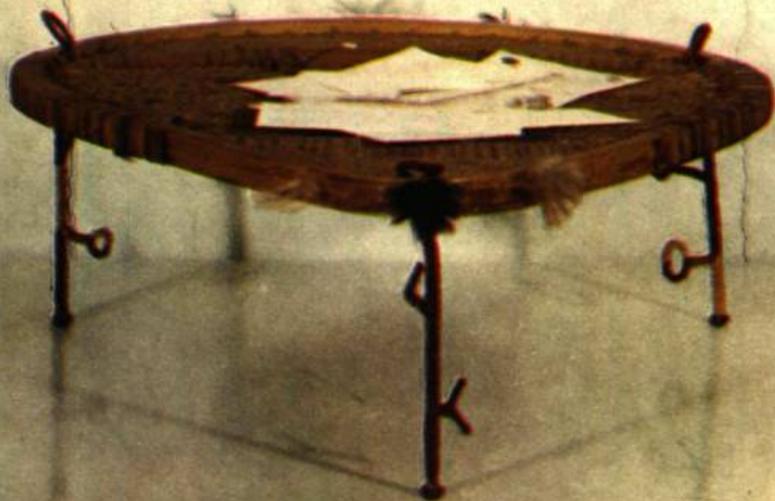
Pellan me fournit quelques noms ramassés à la pelle, — oui, comme des feuilles mortes — retournés à la gaffe, — oui, comme des noyés. — Pourtant, sans en ranimer aucun, Pellan s'anime assez. Il me conte le courage qu'il lui fallût pour devenir ce qu'il est, me cite la menace que lui lançait Clarence Gagnon : « Vous êtes moderne, vous êtes **foutu** ». Il ressasse aussi quelques souvenirs amers, me décrit les chausses-trappes que certains machinistes de l'Art ouvraient sous les pattes de son chevalet d'artiste-peintre; sa palette sur laquelle on a parfois craché; ses pinceaux que l'on

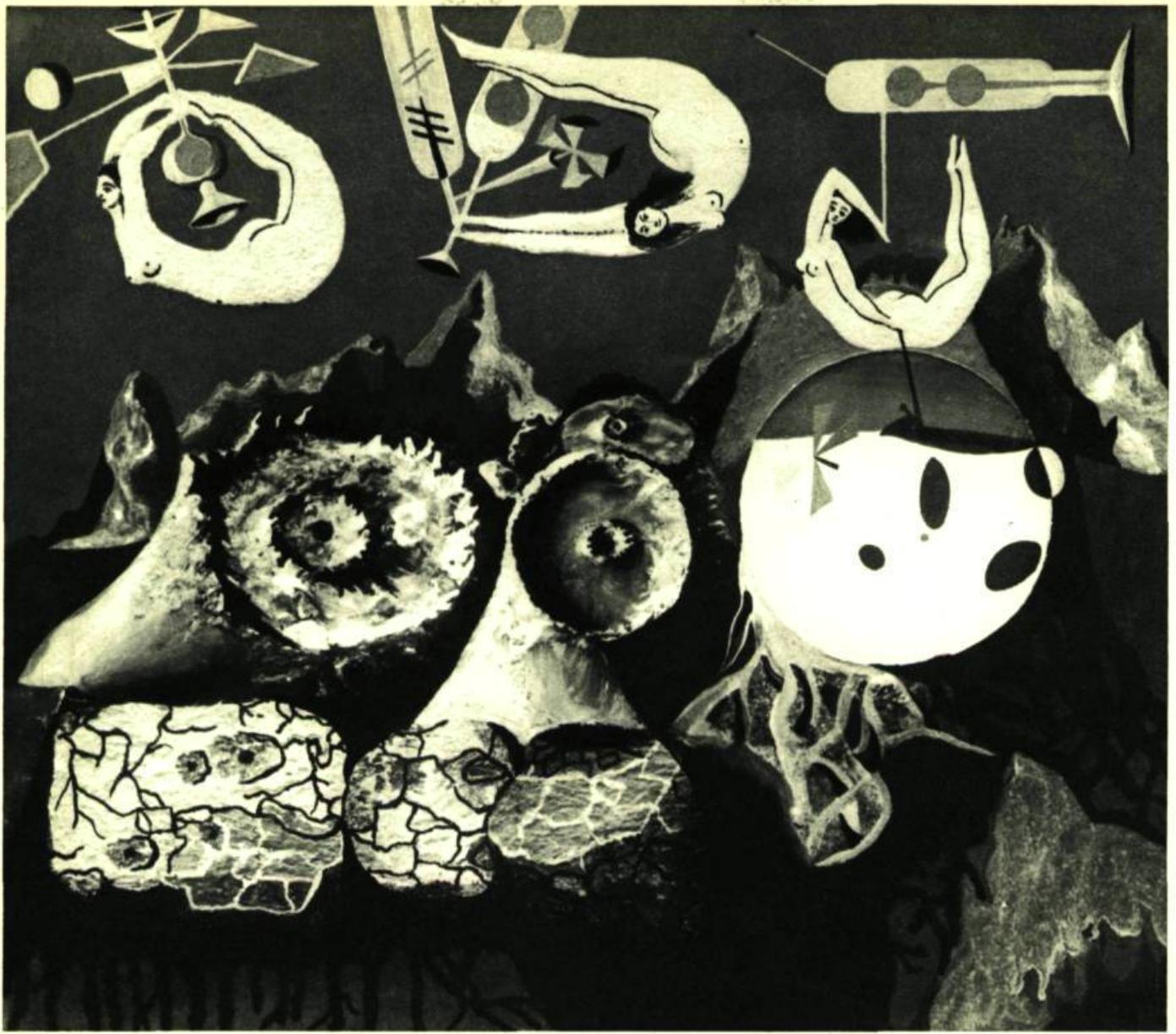




Le grand atelier est installé dans les combles, sous la toiture que Pellan a percée de lucarnes panoramiques pour y laisser pénétrer une lumière abondante. Toutes les cloisons et les poteaux ont été supprimés; un escalier à trappe venant du rez-de-chaussée aboutit à ce vaste espace qui tient autant du grenier à merveilles que du laboratoire organisé. Les murs en pierres des champs, mis à nus et jointés au mortier de chaux offrent une texture riche qu'on aimerait palper.







Le rez-de-chaussée est réduit à l'essentiel, essentiel façonné pour le confort de l'esprit autant que pour celui du corps. L'ordonnance des objets, la répartition des couleurs sont organisées comme des toiles. Par son esprit, Pellan pourrait être l'ordonnateur de grandes manifestations populaires.



tenta d'épiler. Eh oui ! Car, pour ceux qui ne sont pas artistes, la vie artistique reste une affaire, une ambition commerciale, un tremplin aux places, aux honneurs, un foyer d'intrigues. Pellan s'en indigne, n'admet pas que tel minus habens qui ne sait pas qu'il ne sait rien et qui n'a de propre que son nom de famille, écrive, critique. Pellan ! ne faut-il pas que s'accomplisse le mot féroce de Nietzsche, que je cite de mémoire : « Les critiques sont des insectes qui vivent du sang de leurs victimes ». Mais Pellan n'en est pas apaisé. Il s'insurge avec raison contre certains procédés cruels. Il oublie, dans son enthousiasme d'artiste, que la cruauté est une loi de la vie, loi injuste mais qui est là, et contre laquelle personne ne peut rien.

Pourquoi rester sensible à la critique quand on la sait injuste ? Prenez-en votre parti, Pellan ! D'ailleurs, vous n'êtes pas la victime de la critique. Vous n'avez pas l'air d'une victime. Je vous vois souriant, blagueur, en bonne santé, le teint légèrement écossais, plein de projets, le regard aussi calme que le bleu de cette rivière que l'on aperçoit de votre maison, de cette maison canadienne en pierre des champs, maison que vous avez redressée, repeinte, redivisée, maçonnée, une maison sortie de vos mains, une maison faite à votre image et à votre ressemblance, une maison qui est un Pellan. Vous êtes privilégié d'habiter chez vous. Vous fûtes le premier et le seul Canadien à exposer au Musée d'Art moderne de Paris. André Breton, père du surréalisme, vous a rendu le précieux témoignage de vous écrire que « toutes les lampes intérieures étaient en votre pouvoir ».

Que vous faut-il de plus ? les grands honneurs suscitent les grandes envies. Vous qui avez la sagesse de ne pas croire aux théories, ayez l'intelligence de laisser les dénigreur vous dénigrer puisque c'est leur fonction naturelle, et qu'ils fonctionnent à plein temps. Vous peignez, ils discourent. Qu'ils discourent ! Mais vous, peignez ! La Peinture n'est-elle pas votre vie, votre but, votre espoir ? Tel ce héros de Shaw, vous croyez à la couleur, au dessin ; ce sont vos réalités et vos idéaux. La Peinture d'abord ! celle d'autrefois, comme celle de Jérôme Bosch, qui vous émerveille encore par son modernisme ; celle d'aujourd'hui, comme celle de Picasso qui « nous a tous marqués » et de qui le dessin puise... autant chez les Egyptiens que chez Poussin, car vous avez vos peintres préférés et vous ne rejetez pas Bonnard qui fut un musicien de la couleur. Votre prédilection va pourtant, me dites-vous, à ce peintre incomparable que fut Klee, Klee, me dites-vous encore qui fut un précurseur, et qui a retenu du passé ce qu'il offrait de meilleur. En Klee se retrouvent tous nos problèmes et toutes nos solutions. Il est moderne

par sa couleur et son dessin et aussi par sa composition. Il est le peintre par excellence, celui pour qui la couleur, le dessin, la composition forment un tout indivis. Dali serait plus admirable s'il était moins décadent et décadent il l'est par son morbide et par une fantaisie incontrôlée. Et Pellan, qui est fort méticuleux de gestes et de paroles, m'apprend que c'est Jean Dubuffet et non Buffet qu'il aime... De la peinture murale, à laquelle il s'est toujours intéressé, il déclare qu'elle doit être une synthèse de choc... et que le style doit en être architectural. Ainsi, je pense contrairement à ce que l'on pense, que Rubens, que Delacroix sont, avant tout, même dans leurs murales, des peintres de cheval. Et Michel-Ange ? Il avait, me dit Pellan, le génie de la sculpture sans avoir malheureusement le génie du coloris.

Je laisse parler Pellan. J'ai envie de le complimenter d'être si personnel, si abusivement personnel, mais peut-on être personnel sans commettre d'abus ? Il me plaît d'entendre dire que la trop grande facilité mène à la décadence, que les théories font la peinture discursive... qu'à l'origine de la peinture devrait être l'émotion...

C'est agiter la grande et grave question suivante : l'oeuvre d'art est-elle miracle et prédestination ? ou bien intention et préméditation ? La technique en est-elle le soutien ou la fin ? ou les deux à la fois ? Peut-on peindre de l'inédit avec d'anciens moyens ? Voilà sur quoi on peut débattre longtemps et vainement. Aussi, en béotien, je dis à Pellan que l'abstraction pour l'abstraction est une impasse esthétique, autant que pourrait l'être la pensée pour la pensée. Il est d'accord. Un tableau qui serait une pensée me paraît aussi impossible à peindre que le serait à écrire une pensée qui serait un tableau. Et Les Pensées de Pascal ne se conçoivent qu'écrites. Et « La Ronde de Nuit » ne peut être qu'un Rembrandt. Nous voilà partis. Cependant, nous n'avons pas encore séché la bouteille de whisky que madame Pellan avait déposée sur la table. Aussi, avant d'être impoli jusqu'aux compliments, je dis à Pellan que l'essentiel, pour un artiste, c'est ce qu'il fait, non ce que les critiques « pensent » qu'il a fait, ni même ce que le peintre « pense » avoir fait. Les jugements sont toujours entachés de préjugés favorables ou défavorables. Aussi, importe-t-il, Pellan, que vous croyiez à votre oeuvre, car si vous n'y croyez pas, personne, madame Pellan exceptée, n'y croira. Ce ne sont pas les « autres » qui ont fait ce que vous avez fait, c'est vous, avec vous-même, de vous-même, par vous-même. Et j'imagine qu'un peintre préfère à tous les musées du monde la réalisation de ses oeuvres, passées et futures.